

VII.

PIERRE CONFESSE LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

« Jésus vint ensuite aux environs de Césarée de Philippe, » (Matth. xvi, 13.) remontant le Jourdain, presque à sa source, jusqu'au pied du mont Hermon. Là, il se retira à l'écart, et il pria selon sa coutume, pour nous apprendre l'amour de l'oraison. Il était seul avec ses disciples dans cette profonde solitude. Il interrompit sa prière, et s'asseyant au milieu d'eux, il leur dit : « Le peuple, que dit-il que je suis ? Eux répondirent ainsi : Jean-Baptiste ; les autres, Élie ; d'autres, un des anciens prophètes, qui est ressuscité. Et vous, ajouta-t-il, que dites-vous que je suis ? Simon Pierre répondit : Le Christ de Dieu. » (Luc ix, 18-20.)

Saint Matthieu : « Aussitôt Simon Pierre, prenant la parole, dit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Et Jésus lui répondit : Tu es heureux, Simon, fils de Jean ; car ni la chair, ni le sang ne t'ont révélé ceci, mais mon Père, qui est dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera aussi délié dans le ciel. Alors il commanda à ses disciples de ne dire à personne qu'il était Jésus le Christ. » (Matth. xvi, 16-20.)

Saint Luc est plus exprès encore sur ce point : « Il leur commanda avec menace de ne le dire à personne, » qu'il était le Christ. « Car, reprit-il, il faut que le Fils de l'homme souffre beaucoup et soit rejeté par

les anciens, et par les princes des prêtres, et par les scribes, et qu'il soit mis à mort, et qu'il ressuscite le troisième jour. » (ix, 21, 22.)

Pierre sent déjà qu'il est le premier, parmi ses frères : le premier, il prend la parole, pour répondre au nom de tous, à son Maître : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.

Il avait vu et entendu le Sauveur, depuis plus de deux ans, dira-t-on, annonçant une doctrine toute céleste, faisant des miracles, menant une vie de fatigues, d'austérités, de sacrifices, d'immolation perpétuelle ; une vie d'une pureté divine, et, ce semble, il lui était facile de reconnaître là un Dieu. Ne nous trompons pas ; cela ne suffit pas, pour que la raison voie Dieu dans un homme. Il faut la foi pour voir la Divinité sous une forme humaine, sous une apparence sensible, et cette foi vient de Dieu. C'est lui qui la donne à qui la demande. Aussi Notre-Seigneur dit à Pierre : « Tu es heureux, Simon fils de Jean ; car ni la chair, ni le sang ne t'ont révélé ceci ; mais mon Père, qui est dans les cieux. »

Pierre a donc fait un grand acte de foi, qui a ému profondément le Cœur Sacré de Jésus, habitué jusque-là à ne voir autour de lui que les scribes et les pharisiens, incrédules et insolents, ne l'écoutant que pour le prendre dans ses paroles. Et voici que Pierre, rapide comme la pensée, ardent comme la flamme, s'élève dans les hauteurs de la foi, et prononce avec fermeté ces paroles, qui retentiront jusqu'au ciel, et jusqu'aux extrémités de la terre et des siècles : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ! C'était digne du Christ ; c'était digne du futur Prince des Apôtres. Aussi la réponse de Jésus se ressentit de la joie intime qu'il ressentait ; son accent devint solennel, son attitude majestueuse, Dieu parla vraiment par la bouche de l'Hom-

me-Christ pour rendre témoignage à Pierre, qui l'avait confessé ; le récompenser de sa foi et de son amour ; annoncer l'honneur incomparable de sa mission, mission toute céleste, qui ouvrirait aux hommes les portes du ciel ; pour prononcer cette grande parole, inouïe jusque-là : *l'Église*, et jeter à l'enfer un défi tout-puissant. Jamais le Fils de Dieu ne s'était révélé avec autant de force et de majesté aux hommes.

Nous qui sommes venus, dix-neuf siècles après que ces paroles prophétiques ont été prononcées par Jésus, au pied de l'Hermon ; nous qui avons vu Pierre devenir le chef d'une dynastie impérissable, dans la personne des Pontifes romains ; qui connaissons les attaques dirigées, depuis lors, contre l'Église, par ses ennemis qui ne se lassent jamais ; qui savons sa douceur et ses victoires, comment ne dirions-nous pas à Jésus : Oui, vous êtes le Christ de Dieu ! Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ! Ces paroles vraies et magnanimes, oui, Maître adorable et adoré, nous les redisons, et faites, Seigneur, qu'elles trouvent un écho fidèle dans tous les cœurs, et sur tous les rivages de la terre !

VIII.

JÉSUS ANNONCE SA MORT.

Pour comprendre la scène que nous allons dire, il faut savoir que les Juifs se faisaient une fausse idée du Messie promis et attendu. Au lieu de croire que son royaume serait avant tout spirituel, ils s'imaginaient qu'il devait être comme ceux des autres rois, temporel ; que le Christ viendrait pour briser et rejeter le joug de l'étranger, et qu'ensuite, après avoir repris le sceptre de Juda, il élèverait la nation juive au-dessus de toutes

les nations de la terre. Ils interprétaient, au profit de ce royaume, toutes les promesses faites au Messie, et à l'Église qu'il devait établir sur la terre, Église universelle et immortelle.

Au fond, l'orgueil humain avait enfanté ces rêves ambitieux, et faussé le vrai idéal du Christ, tel que les Livres Sacrés eux-mêmes l'avaient dépeint. En effet, les Figures et les Prophéties l'annonçaient comme une victime ; un Agneau devant être immolé ; l'Homme des douleurs et des humiliations. Mais un voile avait été jeté entre l'esprit orgueilleux des Juifs et la vérité, de manière à leur cacher le Messie quand il viendrait. Les Apôtres eux-mêmes partageaient ces folles espérances. Nous en rencontrerons plusieurs fois la preuve, au cours de ces études : en voici une très frappante.

« Alors, dit saint Matthieu, Jésus commença à déclarer à ses disciples qu'il devait aller à Jérusalem et souffrir beaucoup des anciens, et des scribes, et des princes des prêtres, et mourir, et ressusciter le troisième jour. Sur quoi Pierre, le prenant à part, se mit à le blâmer, disant : A Dieu ne plaise, Seigneur ! Il ne vous arrivera rien de tel. Jésus, se tournant vers Pierre, lui dit : Retire-toi, Satan ; tu m'es à scandale ; parce que tu n'as pas le sens de ce qui est de Dieu, mais de ce qui est des hommes. Alors Jésus dit à ses disciples : Si quelque veut me suivre, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix et me suive. Car celui qui voudra sauver son âme, la perdra ; mais celui qui perdra son âme pour moi, la trouvera. En effet, que sert-il à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme ? ou que donnera l'homme en échange de son âme ? Car le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père avec ses Anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. » (xvi, 21-27.)

Comme cette page de l'Évangile nous révèle bien

aussi à sa manière, que le Fils de Marie est vraiment le Fils de Dieu ! Jésus ne veut pas seulement régner sur le monde, il veut régner par une doctrine crucifiante : si quelqu'un veut être mon sujet, dit-il, qu'il porte sa croix. Quel prince a jamais parlé aux hommes ce langage ? Se renoncer soi-même est une chose que l'on demande aux braves, en une circonstance particulière ; mais l'imposer comme doctrine et règle absolue de toute la vie, jusque dans les moindres détails ; pétrir, en quelque sorte, l'âme, de renoncement à elle-même, d'abnégation, au profit et pour la gloire d'un être invisible, Dieu, c'est inouï.

Jésus annonce, en outre, qu'il va couronner son enseignement et sa vie par une mort cruelle, à Jérusalem. Sans dire qu'il sera crucifié, il fait vibrer aux oreilles de ses Apôtres le mot Croix : il faut porter sa croix, dit-il. Oui, il la portera sur ses épaules meurtries, avec une résignation surhumaine.

Pierre se jette au-devant de lui comme pour l'arrêter, et lui offrir la force de son bras, comme au moment de la passion, sur les bords du Cédron, il le défendra de son épée ; mais Jésus le repousse, et, devant tous, le rappelle à l'ordre et l'humilie : Tu ne comprends pas, lui dit le Maître, ma doctrine divine ; tu raisones et tu agis à la façon des hommes, qui ont horreur de la souffrance : c'est par elle et sur elle que je veux régner. Va, retire-toi, si tu ne veux pas me suivre dans ces combats. Tu n'es plus mien ; tu te fais l'ennemi de ma doctrine, comme Satan, qui pousse ses sujets à l'orgueil de l'esprit et aux voluptés des sens. Va, retire-toi.

Telle était la pensée que Jésus exprimait en deux mots. Pierre se tut, accepta la leçon, sans la bien comprendre encore, tant les desseins de Jésus-Christ surpassaient l'humaine raison.

N'importe : les paroles prononcées en cette circonstance, au pied du mont Hébron, ont retenti à travers le monde, comme un cri de mort jeté à la doctrine des Sadducéens d'Hérode, et à l'orgueil des Juifs orgueilleux ; jeté à tous les jouisseurs de la terre, jusqu'à nos jours ; et jusqu'à la fin des siècles. Et l'Église du Christ s'en ira par tous les sentiers après de la souffrance, portant son Christ et disant : Qui veut sauver son âme, doit mortifier son corps et se renoncer soi-même. A quoi sert-il de régner sur l'univers, si l'on vient à perdre son âme ? Et ces paroles étranges, tombées dans le cœur de François Xavier, affamé de gloire humaine, en feront le conquérant des Indes orientales pour le Christ Jésus.

IX.

JÉSUS AU THABOR.

Notre-Seigneur quitta la vallée du Jourdain, passa sur la rive occidentale de la mer de Galilée, sans se montrer à Capharnaüm, ni à Tibériade, et six jours après, il se trouvait en Galilée, entre cette dernière ville et le Thabor.

« Six jours après, dit saint Marc, Jésus emmenant Pierre, Jacques et Jean, les conduisit seuls à l'écart sur une haute montagne ; et il fut transfiguré devant eux. Ses vêtements aussi devinrent resplendissants et blancs comme la neige ; mais d'une blancheur telle, que nul foulon sur la terre ne pourrait l'imiter. Au même instant Élie leur apparut avec Moïse, et ils s'entretenaient avec Jésus. Alors, prenant la parole Pierre dit à Jésus : Maître, il nous est bon d'être ici.

Dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Élie. Car il ne savait ce qu'il disait, tant ils étaient saisis d'effroi. Cependant il se forma une nuée, qui les couvrit de son ombre ; et il vint une voix de la nuée, disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. Et aussitôt, regardant de tous côtés, ils ne virent que Jésus seul avec eux. » (ix, 4-7.)

Saint Luc comptant les jours commencés, dit : « Environ huit jours s'écoulèrent depuis ces paroles, et il prit Pierre, Jacques et Jean et monta sur la montagne pour prier. Et pendant qu'il priait, l'aspect de son visage se montra tout autre, et son vêtement devint blanc et resplendissant. Et voilà que deux hommes s'entretenaient avec lui. C'étaient Moïse et Élie, qui, apparaissant dans la majesté, disaient sa sortie du monde, qu'il devait accomplir en Jérusalem. Cependant Pierre et ses compagnons étaient appesantis par le sommeil ; mais se réveillant, ils le virent dans sa majesté, et les deux hommes qui étaient là avec lui. Ensuite, au moment où ceux-ci quittaient Jésus, Pierre lui dit : Maître, il nous est bon d'être ici : faisons-y donc trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Élie, ne sachant ce qu'il disait. Et comme il parlait ainsi, il se forma une nuée qui les couvrit de son ombre, et ils furent saisis de frayeur en les voyant entrer dans la nuée. Et une voix vint de la nuée disant : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. Et pendant que la voix parlait, Jésus se trouva seul. » (ix, 28-36.)

Saint Matthieu rapporte aussi ce grand événement avec les mêmes circonstances, et toujours retentit ce témoignage solennel rendu à Jésus : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le.* Et pour montrer que cette parole s'appliquait à notre divin Maître, saint Luc a soin de dire : « Et pendant que la voix parlait, Jésus se trouva seul. » (ix, 36.)

De ce fait, si fort au-dessus de toute conception humaine, et même de toute imagination possible de la part des trois apôtres Pierre, Jacques et Jean, nous voulons surtout retenir ces paroles de l'Éternel : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. » Déjà pareil témoignage était venu à Jésus du haut du ciel, au moment où il voulut recevoir le baptême de Jean : aujourd'hui, le Christ enseigne, et son enseignement effraie la nature. Ceux qui l'entendent, ou ne le comprennent pas, ou bien ils s'irritent, comme les sadducéens matérialistes et les pharisiens orgueilleux, jusqu'à comploter ensemble de le tuer. Le Père vient dire à Pierre et à ses compagnons : *C'est mon Fils, écoutez-le.*

Jésus s'humilie et obéit à son Père, jusqu'à la mort : c'est qu'il le veut bien. Regardez, ô Apôtres, et comprenez qu'il est le Fils de Dieu. Vous le voyez chaque jour au milieu de vous, et il apparaît à vos yeux, et à tous les regards, tel qu'un homme ; mais l'âme de l'Homme-Christ jouit de la vision béatifique, elle voit Dieu, elle est glorieuse. Si Jésus le voulait, elle communiquerait à son corps passible la gloire dont elle jouit, et le Christ serait toujours rayonnant d'une beauté surhumaine. C'est ce qu'il fit au Thabor, pour convaincre ses Apôtres de sa divinité ; pas ailleurs, parce qu'il voulait laisser à ses ennemis leur liberté, dont ils devaient abuser pour le crucifier, et lui faire subir une mort cruelle, librement aussi acceptée par Jésus.

La gloire qui brilla en Jésus, dans sa transfiguration, ne lui venait pas du dehors : elle jaillissait de son âme et de sa divinité, à travers son corps et ses vêtements, de sorte que son visage était brillant comme le soleil, et ses vêtements d'une telle blancheur, avait dit Pierre à son disciple et évangéliste Marc, « que nul foulon sur la terre ne pourrait l'imiter. »

Le Seigneur voulait ainsi encourager ses disciples à

le suivre dans la voie de toutes les souffrances, en leur montrant la gloire dont ils jouiraient eux-mêmes au Thabor du ciel, et les joies dont ils y seraient enivrés ; gloire et joies dont celles du Thabor de la Galilée n'étaient qu'une ombre passagère.

Jésus n'était pas Moïse, ni Élie, puisqu'ils étaient là, avec Lui : la foule avait donc tort de le dire.

Moïse avait donné la Loi, et, de son côté, Élie en avait été le plus grand zéléteur : Jésus n'était donc pas en désaccord avec elle, puisque tous les deux conversaient avec lui, comme des amis avec un ami, s'entretenant de sa mort prochaine à Jérusalem.

Jésus était donc le Maître souverain de la vie et de la mort, puisque, appelant auprès de lui Moïse et Élie, celui-ci venait des Limbes, où il avait été transporté vivant, sur un char de feu, et l'autre apparaissait aussi, après s'être revêtu, à la manière des Anges, d'un corps apparent.

Pierre et ses compagnons, encore trop imparfaits pour bien comprendre un tel événement, en furent cependant profondément émus. Plus tard, Pierre, éclairé des lumières du Saint-Esprit, se souvenait souvent de la Scène du Thabor, et il écrivait : « Au reste, ce n'est point en suivant des fables étudiées, que nous vous avons fait connaître la vertu et la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; mais c'est après avoir été les spectateurs de sa majesté. Car il reçut de Dieu le Père l'honneur et la gloire, lorsque cette voix descendit sur lui d'une splendeur magnifique : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances : écoutez-le. Et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec lui sur la montagne sainte. » (II Ép. I, 16-18.)

Que peut répondre l'incrédulité à de pareils témoignages affirmant que Jésus est vraiment le Fils de Dieu ?

Ce sont des choses d'un autre monde ! nous dira-t-elle. Oui, par la grâce de Dieu, il y a un autre monde, qui est celui de la majesté, de la gloire infinie, de la Vérité, dont l'Agneau est le soleil : *Lucerna ejus est Agnus.* (Apoc. XXI, 28.) Nous serions bien malheureux et bien petits, s'il n'y avait pas cet autre monde.

L'incrédulité n'habite point volontiers les hauteurs du Thabor, où l'Éternel crie à la terre, sur Jésus : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances, *Écoutez-le...* Elle préfère rester au pied des monts, dans le terre-à-terre, où s'agite la foule, en proie à ses convoitises, dont Satan, prince de ce monde-là : *Princeps hujus mundi*, rallume sans cesse la faim et la soif. Malheur à l'incrédulité ! Car Jésus est Dieu, et le juge suprême des vivants et des morts. Les démons eux-mêmes tremblent devant Lui, et obéissent à ses ordres.

X.

JÉSUS GUÉRIT UN ENFANT POSSÉDÉ.

Après cette scène émouvante, que l'obscurité de la nuit avait rendue plus mystérieuse et plus solennelle encore, Jésus quitta la cime du Thabor et descendit avec ses heureux compagnons de voyage. Le long de la route, il leur défendit de dire ce qu'ils avaient vu, si ce n'est après sa résurrection d'entre les morts : expression qu'ils ne comprirent pas. Il répondit aussi à leurs questions concernant Élie, qui viendrait à la fin des temps rétablir toutes choses, en leur faisant observer que si ce prophète devait revenir avant le jugement dernier, déjà un autre Élie, c'est-à-dire Jean-Baptiste, avait été

envoyé pour l'annoncer, en qualité de précurseur.

Cependant Jésus, comme autrefois Moïse en descendant du Sinai, gardait dans sa face adorable comme un dernier rayon de la majesté glorieuse de sa transfiguration au Thabor.

« Étant retourné vers ses disciples, il vit une grande multitude qui les entourait, et des scribes qui disputaient avec eux. Aussitôt tout le peuple à la vue de Jésus, fut saisi d'étonnement et de crainte, et, accourant, ils le saluaient. Alors il leur demanda : De quoi disputez-vous ensemble? Et un homme de la foule, prenant la parole, dit : Maître, je vous ai amené mon fils, qui est possédé d'un esprit muet. Et toutes les fois que l'esprit se saisit de lui, il le jette contre terre; et l'enfant écume, et il grince des dents, et il se dessèche. J'ai prié vos disciples de le chasser, et ils ne l'ont pu. Jésus s'adressant à eux, dit : O race incrédule, jusques à quand serai-je avec vous? Jusques à quand vous souffrirai-je? Amenez-le moi. Et il le lui amenèrent, et lorsqu'il eut vu Jésus, l'esprit aussitôt le tourmenta, et, jeté violemment par terre, il s'y roulait en écumant. Et Jésus interrogea son père : Depuis combien de temps est-il dans cet état? Et le père dit : Dès son enfance. L'esprit l'a souvent jeté tantôt dans le feu, et tantôt dans l'eau, pour le faire périr; mais si vous pouvez quelque chose, ayez compassion de nous et secourez-nous. Jésus lui répondit : Si vous pouvez croire, toutes choses sont possibles à celui qui croit. Et aussitôt le père de l'enfant, s'écriant, disait avec larmes : Je crois, Seigneur, aidez mon incrédule. Quand Jésus vit la foule rassemblée autour de lui, il menaça l'esprit immonde lui disant : Esprit sourd et muet, je te l'ordonne, sors de cet enfant, et n'y rentre plus. Et l'esprit poussant un grand cri, et agitant violemment l'enfant, sortit, et l'enfant demeura comme mort; de manière que plusieurs di-

saient : Il est mort. Mais Jésus l'ayant pris par la main, et le soulevant, il se leva. » (Marc ix, 13-26.)

« Et tous s'émerveillaient de la grandeur de Dieu. » (Luc ix, 44.)

« Alors les disciples, s'approchant de Jésus, lui demandèrent en secret : Pourquoi nous, n'avons nous pas pu le chasser? Jésus leur répondit : A cause de votre incrédule. Car je vous le dis en vérité : Si vous avez de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle s'y transportera, et rien ne vous sera impossible. Mais cette espèce n'est chassée que par la prière et le jeûne. » (Matth. xvii, 18-20.)

Le peuple, à la vue de ce prodige, a tiré lui-même la conclusion, il y a vu le doigt de Dieu, c'est-à-dire sa puissance : « Et tous s'émerveillaient de la grandeur de Dieu. »

Oui, Jésus agissait en Dieu, et il affirmait être le Fils de Dieu : donc il l'était. Sans cela, Dieu lui aurait prêté sa toute-puissance pour tromper les hommes, ce qui est absurde.

Chose remarquable : c'est que les Évangélistes parlent de la Passion de Jésus-Christ, aussitôt après le récit que nous venons de voir : la guérison du jeune possédé. Ainsi nous lisons dans saint Matthieu : « Cette espèce de démons n'est chassée que par le jeûne et la prière. Ensuite, comme ils étaient ensemble dans la Galilée, Jésus leur dit : Le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes, et ils le tueront, et il ressuscitera le troisième jour. Ce qui les attrista profondément. » (xvii, 20-22.) Il en est de même en saint Marc. (ix, 27-28.) Aussi en saint Luc. (ix, 44.)

Cherchant à pénétrer la pensée du divin Maître, nous avons cru qu'il en est ainsi, parce que Jésus savait que sa Passion serait une défaite pour le démon, et qu'à

partir de sa mort, Satan perdrait sa grande puissance sur les hommes. Est-ce que le Sauveur n'a pas dit, un jour : « Maintenant le prince de ce monde va être chassé de son empire ; et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi ? » (Jean XII, 31, 32.)

Ce qui est certain, l'Église l'enseigne, c'est que la Passion de Jésus-Christ est l'arsenal où l'homme peut trouver toutes les armes propres à combattre et à vaincre Satan.

En effet, saint Thomas, en traitant des effets de la Passion du Sauveur, dit : « La Passion du Christ nous a affranchis de la puissance du démon, en ce qu'elle a été la cause de la rémission de nos péchés, qu'elle nous a réconciliés avec Dieu, et que par elle le diable, dans sa témérité, a osé attenter à la vie du Fils de Dieu, » « dont la justice, ajoute saint Augustin, l'a vaincu. » (De Trin. XIII, 14.)

Le docteur angélique ajoute : « Le diable peut encore aujourd'hui, toujours avec la permission de Dieu, tenter les hommes, quant à l'âme, et les tourmenter, quant au corps ; mais la Passion du Christ leur a valu un secours, au moyen duquel ils peuvent se défendre des attaques de leur ennemi, de manière à ne pas être entraînés dans l'abîme de la mort éternelle. Et, même avant la Passion du Christ, ceux qui voulaient résister au démon, le pouvaient faire par la foi à cette même Passion, quoiqu'elle n'eût pas encore eu lieu. Toutefois, nul ne pouvait entièrement se soustraire à son empire, dans ce sens que nul ne pouvait s'empêcher de descendre, *in infernum*, en enfer (Limbes) ; mais depuis que le Christ a souffert, les hommes peuvent par la vertu de sa Passion se préserver de ce malheur. » (P. III, Q. 49, 2.)

XI.

RETOUR A CAPHARNAÛM.

« Étant partis de là, ils traversaient la Galilée, et Jésus ne voulait pas que personne le sût. » (Marc IX, 29.)

Jésus leur parlait de sa mort ; mais ce sujet les attristait, et puis ils ne comprenaient pas, étant tout remplis d'aspirations ambitieuses. Ils laissèrent leur Maître marcher seul, ou presque seul, et ils se prirent à discuter ensemble sur cette question : Quel était le plus grand d'entre eux.

« Lorsqu'ils furent venus à Capharnaüm, ceux qui recevaient le didrachme s'approchèrent de Pierre, et lui dirent : Votre maître ne paye-t-il pas le didrachme ? Pierre répondit : Il le paye. Et lorsqu'il fut entré dans la maison, Jésus le prévint, disant : Que t'en semble, Simon ? De qui les rois de la terre reçoivent-ils le tribut ou le cens ? de leurs enfants ou des étrangers ? Et Pierre répondit : Des étrangers. Jésus lui dit : Les enfants en sont donc exempts ? Cependant, afin que nous ne les scandalisons pas ; va à la mer, et jette l'hameçon ; et le premier poisson qui y montera, tire-le ; puis, ouvrant sa bouche, tu y trouveras un statère ; prends-le, et donne-le pour moi, et pour toi. » (Matth. XVII, 23-26.)

Quelle délicatesse de la part de Jésus ! Pierre s'était trop avancé, avec sa promptitude ordinaire, en disant que son Maître payait le didrachme, pour l'entretien du temple, selon la prescription de la Loi : Jésus aurait pu lui adresser quelque reproche. Non, il le prévient, et, avec bonté, il lui prouve qu'étant le Fils du Roi du

ciel, à qui est le temple, il n'est pas tenu à verser le didrachme, puisque les rois et les enfants des rois sont exempts du tribut.

Quelle sagesse aussi ! pour ne pas donner prise à la malveillance, et faire dire par les collecteurs, qui étaient païens, que le Christ et ses Apôtres méprisaient le pouvoir de Tibère, Jésus dit à Pierre : Ne les scandalisons pas.

Quelle puissance gracieuse ! Les Apôtres gagnent leur vie au moyen de la pêche : Jésus va faire comme eux, en pêchant un poisson qui porte le prix à offrir pour l'entretien du temple. Ce poisson, *Icthus* en grec, représente le Christ *Jésus-Christ, de Dieu, Fils, Sauveur*, offert sur la Croix, hameçon divin, pour la rançon du monde.

Toutes ces choses sont vraiment dignes d'un Dieu et du plus aimable des enfants des hommes.

XII.

AMOUR DE JÉSUS POUR L'HUMBLE ENFANCE.

« Lorsqu'ils furent entrés dans la maison, dit saint Marc, il leur demanda : De quoi traitiez-vous en chemin ? Mais ils se taisaient, parce que dans le chemin, ils avaient disputé ensemble qui d'entre eux était le plus grand. Et s'asseyant, il appela les Douze et leur dit : si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous, et le serviteur de tous. Ensuite il prit un petit enfant qu'il mit au milieu d'eux ; et après l'avoir embrassé, il leur dit : Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, me reçoit ; et quiconque me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais celui qui m'a envoyé.

Jean, prenant la parole, lui dit : Maître, nous avons vu un homme qui chasse les démons en votre nom, quoiqu'il ne nous suive pas ; et nous nous y sommes opposés. A quoi Jésus répondit : Ne vous y opposez pas. En effet, il n'y a personne qui fasse un miracle en mon nom, et qui puisse incontinent parler mal de moi. Ce qui n'est pas contre vous, est pour vous. Et quiconque vous donnera à boire un verre d'eau en mon nom, parce que vous êtes au Christ, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense. Et quiconque scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on suspendit à son cou la meule que tourne l'âne, et qu'on le jetât dans la mer. » (Marc ix, 32-41.)

Ces quelques paroles, tombées des lèvres du Sauveur, à Capharnaüm, ont fixé le caractère qui doit distinguer le pouvoir chrétien : c'est une noble servitude de ses frères, pour Dieu. Et depuis lors, les tyrans du monde païen ont disparu pour faire place aux rois chrétiens, les maîtres ont appris de Jésus-Christ à servir plutôt qu'à être servis ; le pouvoir partout s'est adouci ; l'esclave est devenu libre dans les pays chrétiens ; l'époux et le père, dans la famille, ont traité la femme comme une compagne, et les enfants comme d'autres eux-mêmes ; à la tête de la chrétienté, le Pape, Père universel, signe : Serviteur des Serviteurs de Dieu.

Les paroles, que nous venons d'entendre, ont fait de l'enfant un être sacré, comme la femme, sa mère ou sa sœur, en pays chrétien. Avilis dans les contrées musulmanes, païennes et sauvages, l'enfant et sa mère, sont toujours respectés parmi nous. L'Église, qui a l'Esprit du Christ, a ouvert aux orphelins, et à l'enfance, en général, des asiles de toute nature, au point d'exciter la crainte et la jalousie du pouvoir. Elle a fondé des Hôtels-Dieu, des hospices, pour tous les âges et toutes les infortunes, non pour donner un verre d'eau seule-